

WIDAD. La mode pour tenir le coup

Du khôl sous un regard brillant, une silhouette de mannequin perché sur talons hauts. Widad, 30 ans, ne passe pas inaperçue. Dans les vestiaires sociaux, elle repère les belles pièces. «J'adore la mode. Essayer de rester belle, bien arrangée, ça aide à rester en vie.» Son vœu le plus cher serait pourtant de «devenir une femme normale». Comprenez : une mère qui peut travailler pour nourrir ses enfants et sortir sans se cacher. Le rêve est entrain de se réaliser... «Je viens d'avoir mes papiers. On va pouvoir faire un boulot qu'on aime, comme des gens normaux.» Un jour, Widad le sent, elle travaillera dans un magasin de vêtements..



JESSICA. Des enfants, et encore des enfants

« Dans un mois, tout va changer. La vie va être totalement différente. Mais je ne veux encore rien dévoiler... » Jessica brûle d'annoncer son secret à la terre entière. Elle laisse filer des bribes : un grand amour, un appartement, plein d'enfants... à 26 ans, elle a déjà quatre filles et rêve d'un petit garçon. La pauvreté, elle n'y croit pas. Pas pour elle. « Cela fait un an que je suis dans les foyers. J'habitais chez maman mais elle a perdu son logement, et c'est parti en sucette. Ce n'est pas de la pauvreté, c'est une passe dans la vie... » Foi en la vie, foi en l'amour. Jessica en oublie déjà les épreuves endurées. Elle n'a pas de domicile, mais refuse d'être étiquetée. «J'ai tout ce qu'il faut. Plein de gens croient que l'argent fait le bonheur, mais ce n'est pas vrai. Ce qui me manque vraiment dans la vie ? Mon grand-père.» Sinon, rien.



CE QUI COMPTE QUAND ON N'A RIEN GALÈRES ET TALONS HAUTS

A Bruxelles, près d'un tiers des gens sont menacés de précarité, un risque qui touche avant tout les femmes. A quoi s'accroche-t-on quand tout nous lâche ?

TEXTES CÉLINE GAUTIER
PHOTOS CHRISTOPHE SMETS.

La société avance au rythme des plus faibles. A Bruxelles, capitale de l'Union européenne, 28% de la population vit encore avec un risque de pauvreté. C'est énorme. La précarité touche d'abord les plus vulnérables : les femmes, les enfants, les personnes âgées, les isolés. Céline Gautier, journaliste à ELLE Belgique, et Christophe Smets, photographe, sont allés au-delà de ces études quantitatives, à la rencontre des femmes touchées par la pauvreté, qu'elle soit

extrême ou simplement «banale». A chacune d'entre elles, ils ont demandé ce qui les raccrochait à la vie. Qu'est-ce qui a encore de la valeur quand on manque du nécessaire ? Des enfants, le souvenir d'un parent, un animal, un objet mais qui parle au cœur, un sac vide, un symbole. Voilà leur luxe.

Exposition jusqu'au 30 novembre au Centre d'Action laïque, Campus de la Plaine, accès 2, 1050 Bruxelles. 02 627 68 11. www.laicite.be. Ce projet a reçu le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

CE QUI RESTE **QUAND ON N'A RIEN**

DOROTHEE. Le bébé qui l'a sauvée

« J'ai quitté mes parents tôt. Et ça a été de galère en galère... » À 25 ans, Dorothee préfère ne pas s'étendre sur un passé qui pèse déjà des tonnes. « J'ai touché le fond du fond. Et je me suis dit : il n'y a qu'un enfant qui pourra m'aider à me relever. Père ou pas père. » Elle a tatoué la date de naissance de son bébé sur sa peau. Début d'une seconde vie. « Ma fille m'a sauvée. Aujourd'hui, j'ai quelqu'un pour qui vivre, quelqu'un pour qui avancer, quelqu'un qui compte sur moi et que j'es-

saie d'emmener sur le meilleur des chemins. » Grands espoirs, grands efforts. Dorothee fait un vrai travail sur elle-même. « Être dans un foyer, c'est une gifle. J'apprends à demander de l'aide, à poser des limites, à m'ouvrir aux autres. » Le futur ? « On a des projets. Je vais commencer une formation en webmaster, avec laquelle j'aurai un avenir. Je ne veux pas rester au chômage et faire croire à ma fille que l'argent tombe du ciel. Ça ne marche pas comme ça... »



MBAYANG. Le goût lointain du Sénégal

« Tous les commencements sont difficiles, dit toujours ma maman. » Ce commencement dure depuis huit ans... « Je gagne zéro euro par mois ! » Mbayang rit au lieu de pleurer. « Mais ce qui me manque, c'est l'amour de ma mère. Tu vois ? » Envies de soleil, de Sénégal, de tiebudien. « C'est notre spécialité, à base de manioc. J'adore cuisiner, surtout africain. Je fais aussi des plats belges : il faut découvrir d'autres cultures pour avancer dans la vie. » Mbayang voudrait tellement ren-

trer au pays. Mais ses trois garçons sont si bien ici. « L'intérêt des enfants passe avant. C'est comme ça pour toutes les mères du monde, non ? » Elle qui n'a tellement rien travaille bénévolement pour une association d'aide aux démunis : « Il faut au moins faire quelque chose pour les autres. Je ne peux pas rester assise à ne rien faire. Ce sont mes valeurs. Et les valeurs, on a que ça dans la vie pour se raccrocher. »

CE QUI RESTE **QUAND ON N'A RIEN**

FATIHA. Un ami qui lui veut du bien

« Le seul objet qui a de l'importance pour moi, c'est une carte postale que j'ai reçue de mon ami Michel. C'est un homme de 64 ans que j'ai rencontré une nuit, dans la rue. Je croyais qu'il voulait me violer mais il voulait juste savoir si tout allait bien. Depuis deux ans, il me soutient, moralement et financièrement. Qui peut croire que ça existe encore une telle gentillesse ? » Fatiha a fui ses parents, inquiets pour sa santé. « Le médecin parlait d'anorexie. Je ne voulais pas en entendre parler.

J'ai préféré vivre dans la rue que d'aller dans un hôpital psychiatrique. Maintenant, j'ouvre les yeux. C'est dur d'accepter qu'on a un problème. » Fatiha remonte la pente, rêve de retravailler un jour, d'avoir un appartement. Elle regarde le monde avec lenteur. « Avant, je ne voyais rien. Maintenant, je m'assieds une heure sur un banc et j'observe les arbres qui changent, les oiseaux qui chantent. La vie est magnifique. On apprend beaucoup dans la rue. »



PHILOMÈNE. Le sac vide de celle qui n'a rien

« Je n'ai plus rien, rien du tout. Je suis comme un gamin qui court tout nu. Je ne suis rien, rien du tout. Tout ce que vous voyez sur mon corps, c'est le Samu social qui me l'a donné. Je ne peux que dire merci au peuple belge – si on peut l'appeler comme ça. » Philomène n'a que son éloquence à partager. Et pour toute richesse, un symbole à photographier. « Je n'ai que ce sac, dans lequel il n'y a pas un centime. Mon rêve, c'est qu'il soit garni de pièces et de papiers. Jamais, je n'aurais

pensé que ma vie pouvait un jour basculer comme ça. » Ses trois enfants sont restés en Côte d'Ivoire, chez des amis, tandis qu'elle venait en Belgique rejoindre son mari. « Il avait fait toutes les démarches pour le regroupement familial. Et puis, il m'a plantée là, à l'aéroport, dans ce pays où je ne sais que faire. Je ne comprends toujours pas pourquoi. Et je ne peux pas rentrer. » Pourquoi ? « Ceux qui connaissent la Côte d'Ivoire savent pourquoi. »

CE QUI RESTE **QUAND ON N'A RIEN**

PATRICIA. Un peu de compagnie

« J'aurais voulu entrer dans la police ou à l'armée mais mon papa n'était pas d'accord. Alors, j'ai fait les travaux de bureau. » Patricia, 43 ans. Une vie qui ne manque ni d'ordre ni de rigueur. Peut-être juste d'un peu de douceur... Passionnée de scoutisme et d'arts martiaux, elle était faite pour l'action. « Ça m'aurait vraiment plu de me rendre utile pour mon pays. Et qui dit que je ne serais pas arrivée à quelque chose ? » Aujourd'hui, elle rame pour retrouver du travail. « Quand

vous avez passé 40 ans, on vous fait comprendre que vous êtes déjà trop âgée. Et quand vous êtes trop qualifiée, que ça va coûter trop cher. » Sur le divan, Snoopy, une peluche achetée à la mort de son chien adoré. « Il me manque terriblement. » Un rêve ? « Honnêtement, ce serait peut-être de rencontrer quelqu'un, tout simplement, de faire ma vie. Et même d'avoir des enfants. Mais ça, c'est peut-être un peu trop demander. On verra bien. Le destin peut changer. »



WENDY. La bise d'un passant

Qu'est-ce que vous attendez de la vie ? « La mort ! Pourquoi pas ? » Wendy, 66 ans, reine des pince-sans-rire. Sur un muret de la Gare centrale, elle regarde passer les voyageurs. « Je fais la manche ici depuis 20 ans. Pour manger. Je touche mais tout part pour mon appartement, qui est insalubre. Ils savent, les gens... » Les gens savent mais ne regardent pas. Un jeune homme s'arrête pour lui faire la bise. « C'est mon amant. » Wendy ricane. L'amant imaginaire s'en va, tout sourire : « ma

femme va être jalouse ». Un peu de légèreté, précieux cadeau de ce navetteur. « La vie est belle, non ? Moi, je la prends toujours du bon côté. Même que ça va pas. » Wendy a été mariée, a travaillé, a vu son mari mourir et s'est retrouvée à la rue avec deux enfants. Quelle est sa vie ? Mystère. « Tiens, ça, c'est un simple sac. Vieux, comme moi. Allez, prends ta photo, sinon, je mords. » Elle rit. « Et toi, laisse-moi un peu tranquille avec tes questions. »